



«Pénélope mon amour»

Handicap de bonne espérance

Présenté au Festival international de cinéma de Marseille, le très beau documentaire de Claire Doyon raconte la vie de sa fille, atteinte d'autisme, à partir de centaines d'heures de rushes accumulés pendant vingt ans.

Par
JÉRÉMY PIETTE
Envoyé spécial à Marseille

«**J'**ai longtemps pensé que la vie était simple...» prononce une voix dans l'obscurité d'une salle de cinéma, une voix douce, de femme, de conte qui porterait en son creux la promesse d'une protection indéfectible. Elle raconte l'amour au sein d'un monde enchanté, un homme, une femme qui se rencontrent, s'aiment, ont un enfant. «Pélo», pour Pénélope, bouille solaire aux yeux ronds comme des billes et aux cheveux qui paraissent en permanence

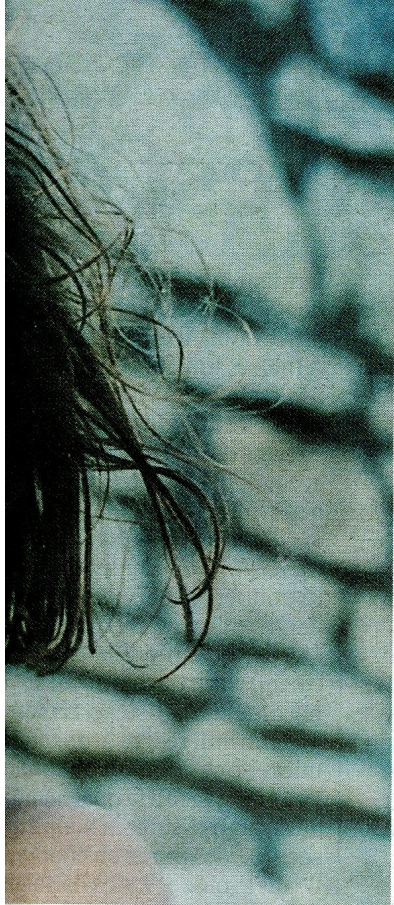
ballottés par le vent. Le film commence, Pélo y tourne comme une toupie. Mais le conte, lui, s'étiole déjà. Elle a 2 ans et demi lorsque ses parents se rendent compte qu'elle commence à perdre ses acquis, diagnostiquée autiste, atteinte du syndrome de Rett (une maladie rare qui altère le développement du système nerveux central), *Pénélope mon amour*, c'est le titre du film, vingt ans d'images, une centaine d'heures de rushes longtemps gardés dans des placards par la cinéaste française Claire Doyon (*les Lionceaux*, 2003 ; *les Allées sombres*, 2015), mère de Pénélope et voix du conte. Si, en 2012, la cinéaste en pré-

sentait déjà une esquisse de cinquante minutes au Festival international de cinéma de Marseille (et avait été récompensée du prix Renaud-Victor), c'est aussi à cet endroit qu'on la retrouve cette année, pour la 32^e édition, avec un film plus ample, à hauteur d'enfant, enfant qu'elle voudrait sauver en la gardant là, debout, saisissable, un tant soit peu disciplinée si ce n'est cadrée, du bout de ses images.

En quête d'un chaman

Des enfants, par ailleurs, on en a vu beaucoup au fil de cette très belle édition d'un festival de cinéma qui se tient contre les intempéries pan-

démiques. Des enfants qui ont attiré notre attention au fil d'une déambulation non exhaustive de la programmation, bambins différents, passeurs, joueurs, parfois guérisseurs. Pénélope, elle, est présentée comme celui qu'il faut, on l'entendra dans le documentaire, à tout prix «sauver» en l'aidant «à rejoindre les rives du social». Pour cela, ses parents voyagent, se renseignent, rencontrent tout au long de la croissance de la petite de nombreux médecins, pédopsychologues, comportementalistes, magnétiseurs... jusqu'à toucher les rives de la Sibérie mongole en quête d'un chaman guérisseur. Claire Doyon saisit ce



Amour» Vérance

arseille,
la vie de sa fille,
rushs

n-
a-
et
e-
n-
é,
us
nt
nt
oit
du
vu
lle
ui
n-
démiques. Des enfants qui ont attiré notre attention au fil d'une déambulation non exhaustive de la programmation, bambins différents, passeurs, joueurs, parfois guérisseurs. Pénélope, elle, est présentée comme celui qu'il faut, on l'entendra dans le documentaire, à tout prix «sauver» en l'aidant «à rejoindre les rives du social». Pour cela, ses parents voyagent, se renseignent, rencontrent tout au long de la croissance de la petite de nombreux médecins, pédopsychologues, comportementalistes, magnétiseurs... jusqu'à toucher les rives de la Sibérie mongole en quête d'un chaman guérisseur. Claire Doyon saisit ce

qu'elle peut, croit, filme certaines séances de développement du langage de sa fille, des gestes et autres stimulations qui n'ont d'autres buts que de garder Pénélope avec nous, des sessions dont elle réalisera en revoyant les images, rétrospectivement, «la violence», et ça, c'est toujours la petite voix du conte étiolé qui nous le dit. C'est aussi elle, qui nous restitue une phrase qu'un médecin lui aura un jour lancée : «Il faut faire le deuil de votre enfant.»

Centrale mais précaire

Pénélope mon amour, c'est l'histoire d'un œil-caméra qui reste intensément ouvert, attentif, soucieux de ne rien manquer des victoires et des problèmes d'une enfant qui «fait des gestes faute de quoi que ce soit», un œil ouvert même la nuit quand l'enfant ne dort pas et grince des dents. La cinéaste use de la caméra comme d'un bouclier (face à la violence de certaines péripéties comme de nombreux dialogues avec les institutions médicales), mais aussi comme lien avec sa fille. Et la présence de cette caméra semble d'autant plus cruciale là où tout est question de regards qu'on parle de celui fuyant de Pénélope qu'il faut constamment rappeler («Pélo! Pélo! Regarde-moi») comme celui d'une mère qui peu à peu ne se voit plus elle-même, ne considère plus son propre corps tellement elle est tournée vers sa fille.

Pénélope mon amour, c'est le film de tout ça, un film pour recentrer les regards là où tout fuit dans tous les sens, les logiques, les bonnes manières, les conventions sociales, l'enfant lui-même qui peut à tout instant échapper au cadre comme à sa mère. Comment contenir Pélo? En filmant, faute de quoi que ce soit. A la fin de ce récit d'apprentissage, une image vient nous hanter l'esprit, elle ne fait pas partie de l'univers de Claire Doyon, mais de celui du photographe américain Peter Hujar. La vision d'un petit garçon en maillot de bain tenant sur une sorte de radeau de polystyrène, sur l'océan. La photographie date de 1978 et s'intitule *Boy on Raft* («garçon sur radeau»), l'enfant y tient une place centrale mais précaire, il est au centre de toute notre attention et paradoxalement à l'écart de tout, vénéré et pour toujours isolé. C'est un peu Pélo, c'est un peu cette gosse qui a défaut d'être entièrement comprise ou normale telle qu'on l'entend, mérite tout bêtement d'être acceptée depuis là où elle est juchée. ◆

PÉNÉLOPE MON AMOUR
de CLAIRE DOYON
(1h28), FID, compétition française.